

On referme *L'Ombre blanche* le souffle coupé, en se disant que, finalement, seul peut-être un écrivain thaïlandais pouvait faire ça. Se lancer dans l'écriture de sa vie, en trois volumineux tomes, *via* une forme vieille comme l'invention romanesque qu'est le roman d'initiation, en se référant sans cesse à l'un des sommets du genre (*Portrait de l'artiste en jeune homme* de Joyce) pour mieux s'en éloigner aussitôt, il fallait au moins être Thaï pour s'y risquer encore.

A la fois loin du poids d'une culture occidentale écrasante pour les Occidentaux (parfois trop respectueux), et suffisamment nourri de cette même culture pour pouvoir y grappiller de quoi échafauder sa propre construction romanesque, Saneh Sangsuk, 43 ans, diplômé en langue et littérature anglaises, livre *L'Ombre blanche*, roman furieux, fulgurant, vénéneux, roman-monstre, dont c'est la première traduction occidentale. Second volet d'une trilogie autobiographique, *L'Ombre blanche* est celui que Sangsuk aura choisi de faire paraître le premier (et jusqu'à ce jour, le seul) en Thaïlande, certain que les deux autres auraient beaucoup trop choqué les lecteurs. Doit-on déduire qu'il s'agit du plus soft ? Sexe, crimes, jalousie, pourriture des êtres, des sentiments et des corps, la violence est partout, dans les mots, dans les actes, dans le sexe, et surtout dans toutes les trahisons dont le narrateur gratifie les autres. Un monologue-fleuve toujours adressé – même si sous le "tu" se glissent diverses identités : une femme aimée, un ami perdu, et souvent soi-même – comme une prière, une demande de pardon, de réparation d'une faute commise sur l'autre et contre soi. Itinéraire d'un jeune homme qui finira déçu, et avant tout par lui-même, déçu par un rêve de pureté qui ne se réalise nulle part et certainement pas chez lui, condamné à rester une illusion, une ombre insaisissable, d'où le titre d'*Ombre blanche*...

Là où l'on aurait pu craindre une posture romantique de vicieux jeune homme mal remis de ses idéaux adolescents, on trouve une prose d'autant plus puissante qu'elle porte en elle le conflit : le refus d'une instrumentalisation sexuelle de l'autre – et le désespoir de ne pouvoir échapper à ce désir et à sa propre bestialité – dans un pays où la vente des corps est partout banalisée. Sangsuk montre que, dans un Bangkok pourtant "capitale mondiale



plus fort que moi

**Sexe, crimes, pourriture
des êtres, des sentiments
et des corps : avec
L'Ombre blanche, l'écrivain
thaïlandais Saneh Sangsuk
livre la vision désabusée
d'un jeune homme
aux rêves inassouvis.
Autoportrait violent en traître.**

de la libido", le zapping amoureux à l'occidental se paie cher, souvent au prix de sa vie, et qu'il marque à jamais les corps, à coups de couteaux, de verre brisé, d'avortements, de maladies. Au fait, une petite précision s'impose : il ne faudra pas s'attendre aux clichés sur la Thaïlande dont on se gargarise du côté de chez nous. Si vous voulez des putes, allez directement p. 317 et restez-y. Sinon, vous ne les apercevrez qu'en pâles figurantes d'un background de misère rejoignant celle, affective, du narrateur de *L'Ombre*... Et si vous voulez du corail, du lagon, du papayer de paradis hédoniste pour jeunes gens postmodernes, retournez à *La Plage* d'Alex Garland et enterrez-vous-y. Ici, l'ambiance est autre, définitivement : le premier chapitre, intitulé "Chant funèbre", vous pose d'emblée une atmosphère. Quand, le temps d'une retraite sur les lieux de son enfance dans le but d'écrire, le temps d'une nuit d'insomnie torturée, le narrateur se dit mort et s'adresse à la femme qu'il aime et qu'il imagine à ses funérailles. Une dénommée Kangsadâne, qu'il a pourtant quittée et qu'il vient de trahir avec sa meilleure amie. Toute sa vie défile, avec rage, trahisons multiples, abandons dégueulasses. Sa mère suicidée, son père ermite, sa vie d'ado avec une bande de jeunes voyous, sur fond de beuveries et de bordels ; sa rencontre avec Nátayá, une jeune fille pure, un rêve de blancheur qu'il viole à moitié et dont il se

lasse dès qu'elle se met à l'aimer – il la forcera à avorter avant de la laisser seule, jamais remise de cet avortement, mourir lentement de pertes de sang, le "vagin pourri".

Une mort qui signe le récit halluciné d'une vie brûlée, ratée, un autoportrait en traître, dont le désir n'engendre que pourriture. Suivront son entrée à l'université de Bangkok et sa rencontre fascinée avec Nart, un jeune étudiant anticonformiste, prodigieusement cultivé ("Tu étais le jeune homme idéal, tu étais comme le rebelle du roman moderne"), qu'il vole et tente de poignarder par jalousie et qui finira par s'abaisser à vendre ses services à une agence de pub japonaise à cause du narrateur.

"Je joue à être mort cette nuit de froid intense et d'extrême solitude et, comme tu es un personnage dans le roman de ma vie, te voici appelé à comparaître. Pas en tant qu'invité vedette : tu n'es pas l'invité vedette, mais bien le seul protagoniste de l'histoire, le roman de ma vie où je ne suis pas l'acteur principal. (...) moi qui n'attends que la fin du monde, toi qui affirmes que la civilisation humaine toute entière depuis le début est une civilisation qui baigne dans le sang et dont la fin inéluctable est l'autodestruction, et que tout ce que tu fais actuellement c'est bâtir une nouvelle civilisation qui soit pure."

Les femmes s'enchaînent, gagnées aussitôt perdues, jusqu'à Kangsadâne au lourd secret, régulièrement violée par son maître de musique à dix-sept ans, Kangsadâne quittée pour une dénommée Itti, qui finira par se suicider pour lui.

L'Ombre blanche, c'est cinq cents pages de fornication où chaque acte fait pourrir les vagins des femmes et les mains des gamines abandonnées, creuse les tombes en mutilant les êtres de leurs illusions. Antihéros absolu (parce qu'il ne peut en être autrement de la nature humaine semble hurler tout le roman), et absolument contemporain, le narrateur pousse ce refus d'héroïsme romanesque jusqu'à laisser cette place à d'autres dans le roman, qu'il s'agisse de Nart, ou même du maître de musique de Kangsadâne, "bête sauvage" et homme coupable de ses propres pulsions, en qui il trouve une métaphore parfaite de sa propre dérive – et dont les dernières pages, les plus belles peut-être, lui sont consacrées, jusqu'à retracer toute sa déchéance.

Sexiste, brutal, profondément égoïste, le narrateur est de ceux à qui l'envie pourrait nous prendre de botter le cul, s'il n'y avait ce fabuleux récit – un récit en forme d'odyssée qui le sauve finalement du pire : l'amnésic. Mémoire vive, qui restitue toutes les étapes d'une jeunesse dans le désespoir et l'ironie de celui qui les a vécus. C'est en cela que *L'Ombre blanche* se dissocie de *Portrait de l'artiste en jeune homme* de Joyce, auquel il se réfère pourtant dès son sous-titre, *Portrait de l'artiste en jeune vaurien*, mis entre parenthèses. Chez Sangsuk, la langue du roman ne représente pas les diverses étapes d'une prise de conscience : l'auteur réfute

L'Ombre blanche, c'est cinq cents pages de fornication où chaque acte fait pourrir les vagins des femmes.

pour elle toute possibilité de retour à sa virginité originelle, et c'est ce qui fonde la contemporanéité du texte. Se payer un nouvel hymen, comme chacun sait

de ce côté-ci de l'Asie, est un luxe de riches. Comme les corps, les marques que la vie a inscrites dans la langue sont irrémédiables : alors, même si l'écriture a cette touche incontestablement joycienne (jeux de ponctuations, etc.), la contradiction entre bien et mal qui se jouait dans le roman de Joyce s'inscrit au cœur de la langue comme une contradiction formelle : trivialité contre lyrisme – trivialité de la bestialité inhérente à l'humanité, lyrisme de l'éternel regret. Lyrisme, aussi, comme ultime tentative de rédemption en donnant à ceux qu'il a souillés une dimension héroïque, voire épique. Mais peut-on jamais ressusciter les cadavres qu'on laisse derrière soi ? Le narrateur commence le livre en clamant qu'il faudrait être stupide pour écrire. Ultime ironie d'un récit obsessionnel, dense jusqu'à l'asphyxie d'une parole circulaire, d'un désir qui se contredit sans cesse. Contre la blancheur de l'ombre, l'incarnation conflictuelle d'une humanité pathétique et d'une langue qui assume ses contradictions, dans l'un des romans les plus troublants qu'on ait jamais lus.

Nelly Kapriëlan

*L'Ombre blanche de Saneb Sangsuk, (Seuil)
489 pages, 148 F. Traduction du thaïlandais
par Marcel Barang.*